

## Essaim

### La jungle de la littérature analytique. N°33

Comme le note Michel Plon, dans son introduction à la journée dont le thème a constitué une partie du contenu de ce numéro, le présupposé de départ semble assez négatif.

Il s'agit en accolant le signifiant jungle à littérature analytique de donner, en effet, à penser le vaste champ des écrits analytiques comme un territoire sauvage, soumis à la seule fameuse loi de l'entropie. Selon la thermodynamique classique, l'entropie (second principe) d'un système physique pourvu d'une certaine quantité d'énergie et d'un certain ordre se définit par le fait que celui-ci ne peut évoluer spontanément que vers un état d'équilibre thermique homogène. Cet état signifie que le système est devenu indifférent à ce qui l'entoure, c'est-à-dire qu'il a atteint un désordre maximal du fait de la désorganisation progressive des structures matérielles qui le composent. Dit plus grossièrement, tout phénomène laissé à lui-même va à sa perte selon les lois de l'entropie universelle.

C'est dire que le postulat de la jungle de la littérature analytique nous entraîne, apparemment, à penser que le développement exponentiel de cette littérature depuis Freud et plus encore depuis Lacan a atteint un degré de désordre maximal annonçant sa fin prochaine.

Ainsi Michel Plon relève-t-il, ce que d'aucuns auront déjà constaté, à savoir que les analystes écrivent à tort et à travers afin de faire vivre ou survivre leur propre petit cercle d'influence, afin de demeurer visibles au sein de la communauté des analystes. Ce qui ressemble effectivement à une jungle dans laquelle seuls les arbres les plus hauts parviennent à capter la lumière, ce qui explique pourquoi chaque espèce cherche désespérément à se frayer un chemin vers le haut sans y parvenir.

Et de citer deux exemples très clairs dans lesquels on trouve sous la plume d'auteurs se présentant comme psychanalystes des stupidités crasses tel que l'apport de l'optimisme à la théorie psychanalytique (Freud s'en retourne dans sa tombe!)

ou bien une extension du domaine psy qui indique bien ce degré maximal de désordre auquel est parvenue la jungle de la littérature.

Pour conclure ce constat très négatif, Michel Plon nous adresse un vœu : celui d'aménager dans la jungle quelques oasis « où la rigueur conceptuelle trouverait à se réinstaller ».

Sous le titre de « L'impudence des tigres de papier » Nicolas Guérin apporte une réflexion sur l'usage de la citation. Après avoir remarqué finement que la citation se situe du côté de l'interprétation lorsque il s'agit d'un énoncé pris dans le texte de l'analysant, il s'attaque à l'usage de la citation dans les publications pour conclure que en dehors de l'auto-citation, très courante, la citation est devenue grâce ou à cause de Google un champ immense de phrases dans lesquelles les étudiants puisent sans chercher à savoir quel en est l'auteur. Il s'interroge alors logiquement sur la mort de l'auteur s'appuyant sur la théorie du rhizome de Deleuze et Guattari. Et nous retrouvons la métaphore végétale de la jungle, sous l'aspect de ces racines qui relie un vaste ensemble antigénéalogique.

La disparition de l'auteur serait une conséquence de la dégénérescence du signifiant maître sous les assauts d'un discours universitaire qui produirait deux effets : la honte et l'impudence. Lacan fera donc l'éloge de la honte.

La discussion que poursuit Nicolas Guérin trouve alors son point nodal dans un débat qu'il était fort bien sur des citations de Lacan. Il s'agit de poser la question de l'effet produit sur l'analyste par son acte. Se défaire de son nom, s'effacer en tant que moi de la scène analytique pour faire advenir les signifiants maîtres de l'analysant, ce qui constitue le quotidien de notre pratique, ne produirait-il pas cette tendance pour les analystes à retrouver un nom en « s'auteurisant ». Au lieu de s'autoriser de leur désir d'analyste, ils finiraient par s'autoriser de leurs écrits, des citations, des citations de leur propre texte...

Ils compenseraient ainsi la honte d'une perte par l'impudence du nom.

A partir de ce constat on a vu fleurir des textes sans auteurs, un officiel Scilicet et un officieux l'Ordinaire du psychanalyste. Au final Nicolas Guérin rappelle que Lacan, dans la préface à l'édition anglaise du séminaire 11, avait dit qu'il n'était pas un poète mais un poème, et qui s'écrit ajoutait-il. Le psychanalyste n'est donc pas l'auteur des paroles qu'il écrit, il est identifié au langage de l'inconscient.

Érik Porge prend la suite de cette réflexion sous le titre « Instance de la lettre et poubelliciation selon Lacan ». Il commence par rappeler que Lacan n'a jamais été pressé de publier ces interventions. Sauf sa thèse en 1932. « Les écrits » ne sont pas un livre mais une collection de lettres ouvertes. Autrement dit Lacan ne veut pas, n'a jamais voulu devenir un auteur.

Porge nous explique bien comment il étend la question du désêtre de la psychanalyse en intension à la psychanalyse en extension : c'est à dire qu'il doit pouvoir faire disparaître son nom, en jouer (jac claque), bref éviter de se trouver identifié à un nom qui viendrait faire barrage à ce que le lecteur puisse y mettre du sien. C'est pourquoi c'est du côté de l'objet a que Lacan situe ses écrits. Ces écrits sont à prendre comme des objets dont « la définition est d'abord celle d'une lettre qui ne dépend pas de la publication ».

Il y aurait donc chez Lacan une stratégie de publication que Porge résume ainsi : elle introduit un écart entre la lettre et la publication dont l'axe serait le rapport à l'objet a.

Cette articulation entre l'objet publié et l'objet a s'obtiendrait ainsi par le fait que le lecteur y mette un peu du sien d'objet a, c'est à dire qu'il ne se contente pas de le lire mais qu'il sache y faire un trou, un place qui vaille pour son propre objet, une trou-vaille bien sur!

La stratégie de publication de Lacan aurait donc pour objet de faire du lecteur un auteur du texte qu'il lit.

Quand il introduit son texte par un « pas à lire » il faudrait entendre : pas seulement à lire, mais aussi à réinventer.

La discussion sur les publications psychanalytiques se poursuit avec le texte de Manuel Hernandez « Publications numériques et publication moderne ».

L'auteur y défend l'idée que l'arrivée d'internet et la dématérialisation des textes permet un nouveau développement dans la circulation des textes de psychanalyse. Se revendiquant du sous-commandant Marcos, sans que l'on sache bien quelle est la position de ce dernier sur la jungle de la littérature analytique, Manuel Hernandez considère que la liberté que permet le web dans l'accès aux archives et aux textes est utile en ce qu'elle favorise une horizontalité du partage du savoir au détriment d'une verticalité qui a pendant longtemps dominé dans le paysage végétal de la littérature analytique.

Cependant comme il le remarque lui-même au terme de son texte, son raisonnement aboutit sur un écueil. Si l'on peut « tout faire » c'est son terme, on ne peut pas faire n'importe quoi. Rappel de la nécessité d'une loi quand l'organisation entropique, endogamique, dirons d'autres, de la littérature conduit à la disparition d'un corpus.

Cette loi serait, selon lui, à bâtir sur la base d'un lien communautaire, c'est à dire « un dispositif qui adopte et propose un style » comme à l'école freudienne. Lesquels points seraient adoptés par chacun sous la forme d'une abstention active.

Je crains que cette proposition d'un code de bienséance ne soit interprétée et interprétable comme une remise en ordre, dans la mesure où nous pouvons déduire de ce qui précède que la caractéristique de l'écriture en psychanalyse est aujourd'hui l'impudence et non la honte.

Cette question de la honte et de l'impudence est ensuite reprise selon moi par les textes de Vincent Clavurier et de Thierry Longé.

Il y est question du regard du clinicien au sens d'observation neuro-psychiatrique et je pense pouvoir y entendre une ébauche de réponse au débat sur les publications, une réponse qui serait « parlons déjà de ce que nous observons » et non

pas de ce que nous pensons du commentaire que fait untel du texte ou Freud parle d'un patient qu'il n'a jamais rencontré. Une sorte de retour à la clinique donc.

Vincent Clavurier présente là un texte qui rappelle les fondements de la présentation de malade et bien entendu il aborde la rencontre que va développer ensuite Thierry Longé entre Charcot et Freud. Rencontre dont Freud rappelle à de nombreuses reprises ce qui l'en a gardé à savoir cette formule célèbre « ça n'empêche pas d'exister ».

Formule dans laquelle on entend que le regard et l'observation armée du savoir théorique, c'est bien utile, ça permet de partir du réel, de ce qui peut s'en déduire théoriquement, mais en aucun cas ça n'empêche d'exister. Au fond, c'est bien le réel qui garde le dernier mot.

Quelque chose ex-siste donc, échappe autrement dit au serrage de l'objet du savoir et c'est dans la dimension du réel qu'on doit le situer.

La rencontre de Freud avec Charcot est remarquablement saisie comme temps princeps comme un temps d'apprentissage pour le jeune médecin dévoré d'ambition qui croit avoir trouvé dans Charcot son maître à penser. Et voilà que ça lui échappe. Cette phrase possède un effet d'interprétation sur Freud et il mettra du temps à en faire le tour. Temps que l'on mesure entre le regard purement médical du cas de ce pauvre homme qui meurt sous ses yeux d'une polynévrite aiguë compliquée d'une pneumonie et la découverte progressive avec Bernheim de la parole de l'hystérique. Voilà qui ouvre la voie à l'observation des phénomènes d'hystérie collective ou de transe collective que nous décrit avec talent Aboubacar Barry.

Nous repassons ensuite dans la dimension du dire avec le texte fort intéressant de Christian Fierens sur le dit du schizophrène. La schizophrénie en tant que question posée à l'entendement psychanalytique est au cœur du procès que Bleuler, son inventeur et son élève Jung vont intenter à Freud pour mettre à mal sa théorie de la libido.

Puis le numéro se clôt par un hommage à Eugène Minkowski encore un élève de Bleuler.

Suivi d'une réflexion sur le Lacunaire, pierre angulaire du dispositif de soins en psychiatrie, qui rappelle que concernant le traitement de la psychose tout discours visant à construire du sens risque fatalement de virer à la paranoïa sauf à rester sur les bords, forcément fragiles et lacunaires d'une métaphore qui reste en suspens dans le dit du patient.

En conclusion de cet ouvrage on pourrait enfin dire que ce qui devrait permettre de redonner une place audible dans la jungle, dans sa cacophonie et son absence de régulation se situe donc bien dans le champ clinique en tant qu'il met le savoir à l'épreuve du réel.